

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/3 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.3.63078

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Suzanne BRANDT, *Vom Kriegsschauplatz zum Gedächtnisraum: Die Westfront 1914–1940*, Baden-Baden (Nomos) 2000, 267 p. (Düsseldorfer Kommunikations- und Medienwissenschaftliche Studien, 5).

L'ouvrage de Suzanne Brandt sur l'image et les représentations du front de l'Ouest en Allemagne de 1914 à 1940 est stimulant à plus d'un titre. Abordons d'emblée et rapidement le seul bémol qu'il nous faut apporter: il concerne l'édition de l'ouvrage. Ce livre aurait mérité de s'inscrire dans une vraie collection d'histoire des guerres et surtout de bénéficier d'une meilleure qualité dans la reproduction de l'iconographie. La qualité beaucoup trop médiocre des images est dommageable car les documents choisis sont toujours intéressants et indispensables au discours de l'historienne.

Pour soutenir son propos, Suzanne Brandt se fonde fort justement sur les théories des cadres sociaux de la mémoire collective selon Halbwachs et leurs révisions récentes en Allemagne par Jan et Aleida Assmann. Ces auteurs ont notamment mis en valeur le rôle fondamental des «structures de communication» des représentations mémorielles. Ces «structures» qui portent le souvenir ont bien sûr une historicité, leur disparition entraînant la perte du souvenir et la mise en place d'une autre mémoire, l'oubli ... Suzanne Brandt s'est précisément attachée à rechercher ces structures de communication et à les analyser dans la durée, d'une guerre à l'autre. On est donc ici loin d'une étude désincarnée de la mémoire du front Ouest.

On l'aura deviné, le cadre chronologique choisi est l'un des intérêts majeurs du livre, au delà même de son objet. Certes dans le plan de son livre Brandt reprend fort logiquement la périodisation classique et incontournable marquée par la césure de 1918. Mais si elle le fait, c'est pour mieux nous entraîner par la suite dans les analogies, les ressemblances, les similitudes, qui finissent par tisser une continuité dans le passage du front Ouest comme théâtre des opérations, à la mise en scène de la guerre puis pour finir au lieu d'une mémoire de plus en plus statique et figée.

Pour la période de la guerre, Brandt se penche sur un certain nombre de vecteurs de la représentation (*Darstellung*) du front Ouest. Elle étudie les récits de voyages au front, les expositions, les reconstitutions de tranchées à l'arrière, les albums de photographies, les films ... L'originalité de ce choix, outre le fait qu'il ait fait l'objet de peu d'études générales, est de se situer à la marge des initiatives officielles de mise en scène de la guerre, de ce qu'il est communément d'usage d'appeler propagande. Ces exemples montrent que cette «propagande» est l'affaire de tous: écrivains, régiments, éditeurs, journalistes, comités régionaux de la Croix-Rouge. Les messages véhiculés par ces différents acteurs privés, sur l'ennemi, la guerre vue comme un «travail» défensif, le nouveau sens à donner au mot *Sieg* dans le contexte de la guerre de position, la nécessité d'atténuer la brutalité du front pour rassurer les populations à l'arrière, etc., rencontrent finalement les visées des propagandistes officiels, attestant peut-être, une fois encore d'un large consentement à la guerre. Cette remise en cause et ce réexamen de la notion de propagande figurent parmi les intérêts soulevés par ce livre.

Dans sa seconde partie, consacrée à la période 1919–1940, Brandt se penche plus particulièrement sur le *Volksbund Deutscher Kriegsgräberfürsorge* (VDK) fondé en 1919. Cette association est chargée de la mise en place et de l'entretien des cimetières militaires et des mémoriaux allemands. Selon Brandt, c'est elle qui fixe les «cadres pour une mémoire collective» de la guerre sur le front de l'Ouest et autorise par-là le refoulement de représentations et interprétations concurrentes, et notamment plus pacifistes, de la guerre. Dans ce contexte, le succès du livre de Remarque, *A l'ouest rien de nouveau*, apparaît comme une exception qui confirme la règle. Le titre du livre de Remarque pourrait alors aussi être interprété ironiquement comme la mise en avant de l'évidence de la continuité des représentations du front Ouest de 1914 à 1928 – «rien de nouveau» – à laquelle le livre offrirait une alternative.

Le VDK s'inscrit bien dans une continuité avec cette «propagande» diffuse des temps de guerre. Il encourage par exemple les pèlerinages des familles des soldats tombés sur le

front. Elles se rendent alors en France, constatent sur les champs de bataille que les soldats morts en masse sont tombés en terre étrangère et ont ainsi défendu, protégé, épargné l'Allemagne des destructions qu'ils peuvent observer. La dimension défensive et obsidionale, déjà fondamentale pendant le conflit, se trouve ainsi renforcée et la défaite est transformée en une victoire inachevée.

Brandt montre aussi que la mise en scène de la mort et de la mémoire dans les cimetières est porteuse de ces interprétations. Le choix de Langemarck et de Douaumont comme mémoriaux cruciaux du front Ouest prolonge la représentation sacrificielle de la guerre et autorise aussi la transmutation de la défaite en victoire à venir. Dans les cimetières eux-mêmes, le *Massengrab* (fosse commune) est remplacé par le *Kameradengrab* (fosse des camarades) et les séparations nettes entre les tombes individuelles disparaissent. La communauté des morts doit implicitement servir d'exemple aux vivants. Par ailleurs, au travers de ses publications, le VDK diffuse aussi son discours de manière explicite et n'hésite pas alternativement, à récupérer les monuments français à son profit comme le Lion de Souville vu parfois comme un symbole du courage des combattants des deux camps ou, au contraire à condamner le traité de Versailles et à accuser les Français de ne pas utiliser l'argent des réparations pour reconstruire leur pays.

Parallèlement à cette diffusion continue de l'image de l'Allemagne invaincue et de la guerre inachevée, se met en place celle de la guerre moderne et son cortège d'interrogations angoissées sur les formes que prendra la prochaine guerre. Là encore, l'idée de l'arme miracle, la popularisation du thème de la guerre aérienne, puisent leur sève «désangoissante» dans les racines de la Grande Guerre tout en annonçant d'autres mythes guerriers bien connus.

Le livre se termine par l'évocation de la victoire allemande de 1940 en France et sa mise en scène comme un achèvement de la Grande Guerre. La dernière image du livre – une affiche – marque cette continuité. En dessous d'une inscription «Somme – Marne – Verdun», un soldat de la *Wehrmacht* brandit un drapeau à croix gammée et se retourne vers trois autres soldats: le jeune volontaire de 1914, le blessé et le soldat au casque d'acier de la Grande Guerre et leur annonce: «Et vous avez tout de même vaincu». Un casque français abandonné atteste de la défaite française et de la continuité d'une guerre à l'autre. Le soldat de la *Wehrmacht* reconnaît là qu'il n'a fait que parachever ce que ses devanciers avaient préparé.

S'achevant ainsi Suzanne Brandt illustre la thèse de Reinhart Koselleck: les monuments aux morts, les mémoriaux, les cimetières militaires sont bien des lieux de fondation de l'identité des survivants, une identité fondée ici sur le refus et le ressentiment.

Au total, on l'aura deviné, on a là un ouvrage passionnant illustrant ce qui se fait actuellement de mieux en histoire culturelle, en histoire des représentations, en études sur la mémoire, bref une pierre de plus dans l'édifice de cette nouvelle histoire de la Grande Guerre en train de se construire.

Nicolas BEAUPRÉ, Paris

Jacques BOUILLON, Michel PETZOLD, *Mémoire figée, Mémoire vivante. Les monuments aux morts*, Charenton-le Pont (Citédis Editions) 2000, 160 p.

La Grande Guerre est depuis maintenant une quinzaine d'années au cœur d'un renouvellement historiographique de première importance qui semble d'ailleurs en phase avec une forte demande sociale en ouvrages historiques et en publication de documents de tous types (lettres, journaux de guerre, recueils de photographies ...). Les éditeurs répondent à cette demande avec plus ou moins de bonheur et, si les ouvrages sont nombreux, ils ne sont pas toujours – loin s'en faut – de qualité.

Parmi les centres d'intérêts nouveaux soulevés par les historiens, la mémoire de la guerre et son expression monumentale, occupent une place de choix. Le livre de Jacques Bouillon et de